Proust : le stéréotype et le miroir.

Á propos de Proust du côté juif d'Antoine Compagnon et de Proust, l'adieu au monde juif de Pierre Birnbaum.

Pourquoi tant de lecteurs voient dans la représentation des Juifs dans l'oeuvre de Proust, des traces d'antisémitisme, voire de haine de soi si l'on pense à son ascendance maternelle, alors que ce n'est pas le cas, bien au contraire, de la plupart de ses lecteurs juifs ? Loin d'être contrariés par les portraits de Bloch et de sa famille, ou de les regretter comme un péché véniel que la grandeur de l'oeuvre conduirait à taire avec élégance, on a le sentiment que c'est pour beaucoup d'entre eux, à tout le moins pour les Juifs français, un aspect particulièrement réjouissant de la Recherche du temps perdu. A défaut d'apporter la preuve de cette proposition, deux livres récents nous aident à l'éclairer. Il s'agit de Proust du côté juif d'Antoine Compagnon et de Marcel Proust, l'adieu au monde juif de Pierre Birnbaum.

Ce n'est pas que les études sur la biographie de Proust, sa personnalité et la dimension juive de son œuvre manquent1. Elles sont si nombreuses que personne ne peut prétendre en avoir une vue un tant soit peu complète. De ce point de vue, Proust a perdu contre Sainte Beuve selon lequel l'œuvre d'un écrivain serait avant tout le reflet de sa vie et pourrait s'expliquer par elle. A fortiori si, comme le prétendent certains, voulant laisser sa personnalité à l'abri, Proust chercherait surtout à cacher son homosexualité2 et, pourquoi pas, son ascendance juive. C'est un procès de ce type que fait Gide quand il crie au camouflage et traite Proust de "grand maître de la dissimulation ".
Sur ce qui reviendrait à l'influence du judaïsme de la mère de Proust dans l'oeuvre de son fils, la littérature s'intéresse à deux sujets distincts. D'abord, la nature même de l'oeuvre et la manière d'écrire de l'auteur, ensuite la représentation des Juifs et de leur place dans la société française au moment de l'affaire Dreyfus

Antoine Compagnon, dont c'est loin d'être le premier ouvrage consacré à Proust, a d'abord tenu un feuilleton, pendant le confinement, sur le site du Collège de France sous le titre un peu provocateur de Proust sioniste avant de publier ce Proust, du côté juif, livre passionnant et extraordinaire de finesse. Il traite de la réception de l'oeuvre de Proust et du jugement sur sa nature proprement juive, notamment aux yeux de ses lecteurs juifs, au cours des années 1920. Quant à Pierre Birnbaum, on le connaît comme l'auteur de nombreux ouvrages sur la place des Juifs dans la société et dans l'imaginaire français. Spécialiste des Juifs d'État, des fous de la République, c'est un zélateur de la méritocratie républicaine qui a ouvert aux Juifs, beaucoup plus tôt que dans la plupart des pays, l'accès aux plus hautes fonctions publiques, ce dont l'affaire Dreyfus est, paradoxalement, une illustration. Birnbaum, comme Swann, aura attendu l'âge du prophète3 non pas pour retourner vers ses origines mais pour s'intéresser au regard que les membres de cette haute administration portaient sur leurs concitoyens juifs et notamment sur leurs collègues écartés de la fonction publique sous Vichy. Dans un livre étonnant, La leçon de Vichy, il décrit la conscience professionnelle avec laquelle ces grands commis de l'État, qui pour beaucoup avaient très probablement des amis israélites, ont mis toute leur compétence à l'application rigoureuse du statut des Juifs. Dans Marcel Proust, l'adieu au monde juif, il se penche sur le judaïsme de Proust et la représentation que lui-même s'en fait, ou pour être plus exact, se fait de sa propre judéité.

Antisémitisme ou haine de soi ?
Antisémitisme ou haine de soi ? Tout dépend de savoir si l'auteur se considère lui-même comme juif. Pierre Birbaum rappelle qu'il se déclare catholique. C'est notamment ce qu'il dit dans une lettre qu'il

adresse à Montesquiou. Mais son catholicisme semble d'ordre plus social et surtout esthétique que religieux. Ce qu'illustre son texte sur le devenir des cathédrales : si le catholicisme venait à disparaître, celles-ci ne seraient plus que « de géants coquillages ciselés qui sembleraient comme échoués, vidés de la vie qui les habita »4. A ce titre, nous le sommes tous. Et nous regrettons de la même façon la disparition des rites de l'ancienne Egypte lorsque nous visitons les pyramides. Il écrit lui-même dans une lettre à Lionel Hauser5 qu'il n'a pas la foi. Or si la foi n'est pas une catégorie nécessaire du judaïsme, c'est une composante essentielle du catholicisme. Pierre Birbaum évoque l'éventuel respect de certains interdits alimentaires par Proust. Or il est probable que parmi les Israélites français, même ceux qui se revendiquaient comme tels et qui respectaient les principales fêtes, bon nombre n'observaient déjà plus les règles de la cacherout. Je ne sais pas si cette question a été étudiée. Au fond, plus que demi-Juif ou catholique d'origine juive, on pourrait qualifier Proust de demi-israélite, ce qui est une pirouette puisque l'israélitisme réduit le judaïsme à une préférence religieuse

Un écrivain juif ? La clef universelle d'Antoine Compagnon

Et les autres, le considéraient-il comme un écrivain juif ? Compagnon offre une clef qui permet de répondre presque à coup sûr « Depuis cinq ans, la question, [de ce qui revient dans la Recherche aux origines juives de Proust] préoccupe de nombreux critiques, juifs et non juifs, et chacun semble projeter dans le roman de Proust son rapport personnel à la communauté juive, son propre sens de la judéité. » Et de fait, son livre une fois refermé, on garde l'impression que tant pour ce qui concerne l'oeuvre de Proust que sa personne, ce que les critiques attribuent au judaïsme dépend du jugement, favorable ou défavorable qu'ils portent sur l'oeuvre d'une part et de leur rapport avec le judaïsme ou avec les Juifs d'autre part. Ce dernier critère devant se comprendre comme la sympathie ou l'antipathie à l'égard des Juifs pour ceux qui ne le sont pas et comme le rapport à la judéité pour ceux qui le sont. Pour qui n'aime ni les Juifs ni la RTP, les choses sont simples : la forme de l'oeuvre reflète la judéité de l'auteur. C'est le cas de Céline «Il n'écrit pas en français mais en franco-yiddish tarabiscoté absolument hors de toute tradition française - il faut revenir aux Mérovingiens pour retrouver un galimatias aussi rebutant. Proust, l'Homère des invertis. 300 pages pour nous faire comprendre que Tutur encule Tatave c'est trop » L'exemple d'Urbain Gohier, polémiste antisémite, est peut-être encore plus significatif puisque c'est lorsqu'il apprend que Proust est juif, c'est André Spire qui a vendu la mèche, qu'il comprend pourquoi il n'a pu en « lire cinquante lignes de suite ». La judéophobie de Léon Daudet a précédé celle de Céline et elle la vaut bien, mais il apprécie la Recherche au point d'avoir joué un rôle déterminant dans l'attribution du prix Goncourt pour A l'ombre des jeunes filles en fleurs. Or, à ma connaissance, Daudet n'établit aucun lien entre l'oeuvre et l'ascendance maternelle de Proust. A l'inverse, Barrès malgré les protestations d'admiration dont il est l'objet de la part de Proust, comme il n'aime pas l'oeuvre confie « Proust, un conteur arabe dans la loge de la portière. Peu importe le canevas sur lequel Proust brode ses arabesques, tout ressemble aux fleurs et aux fruits des boites de Rahat-Loukoum »6.
Cette grille de lecture établie par Compagnon semble toujours valable et elle peut même être affinée. Paul Morand, qui s'enorgueillit d'avoir bien connu Proust, celui-ci l'a même qualifié d'« un de nos plus impertinents secrétaires d'ambassade 7» dans son pastiche de Flaubert, ne s'attache pas à une quelconque essence juive de l'oeuvre. Il décrit lui-même, en la pastichant, la phrase proustienne « Cette phrase chantante, argutieuse, raisonneuse, répondant à des objections qu'on ne songeait pas à formuler, soulevant des difficultés imprévues, subtile dans ses déclics et ses chicanes, étourdissante dans ses

parenthèses qui la soutenaient en l'air comme des ballons, vertigineuse par sa longueur, surprenante par son assurance cachée sous la déférence, et bien construite malgré son décousu, vous engainait dans un réseau d'incidentes si emmêlées qu'on se serait laissé engourdir par sa musique, si l'on n'avait été sollicité soudain par quelque pensée d'une profondeur inouïe ou d'un fulgurant comique. ». Mais, encore à ma connaissance, il ne la qualifie pas de talmudique comme l'a fait Céline. Si sa vigilance antisémite épargne l'oeuvre, elle épingle la personne de l'auteur comme le montre ce passage d'une lettre adressée à Jacques Chardonne en 1958 : « C'est curieux ce besoin juif de souiller ce qu'on aime : Proust emmenant dans les bordels d'homme le portrait de sa mère… ». Et dans une autre lettre également de 1958, il établit lui-même la distinction entre la bonne et la mauvaise moitié du demi-Juif Proust. « Curieux comme Proust taquine les Juifs (correspondance avec Gregh qui vient de paraître). Antisémite le soir, dans les salons, Proust mange Kasher chez lui, le matin. »8

Les choses sont presqu'aussi simples pour ceux qui aiment la RTP et qui portent leur judaïsme en sautoir. Ils ne sont pas mécontents d'enrôler Proust parmi les écrivains juifs. Ils bombent le torse et analysent librement tout ce qui, selon eux, relève du génie juif dans son œuvre. Cela peut passer pour une façon d'être associés à sa gloire, mais cela n'infirme pas pour autant la validité du propos. Le Dr Le Masle, cité par Van Praag, fait un peu la même chose, mais au bénéfice du prestige de ses confrères, puisqu'il voit dans la méthode « …minutieuse, exigeante, implacable … qui dissèque, analyse, diagnostique les passions et les vices », non pas une quelque influence talmudique mais une approche médicale, singne de l'influence du père de Proust..
Une façon plus élégante, un euphémisme codé9, pour mentionner la judéité de Proust et l'effet qu'elle peut avoir sur son œuvre consiste à évoquer Montaigne, dont la branche maternelle est tenue par beaucoup pour marrane. On sait que Montaigne lui-même ne le revendique pas et il a même plutôt tendance à ennoblir sa lignée. Cependant, même grille d'analyse, cela n'échappe pas à Drumont : « La nature du Juif, peu faite pour l'héroïsme, se révèle d'ailleurs à chaque ligne dans Montaigne, et contraste avec les mœurs d'une époque où chacun mourait si intrépidement pour sa cause. […] tous deux [avec Dumas fils] ont été des destructeurs, […] tous deux, sous des formes diverses, ont mis en relief les vices et les ridicules de l'humanité sans lui proposer aucun idéal supérieur à atteindre. Tous deux ont été des rieurs et des tristes, des désillusionnés et des désillusionneurs.»10

La gêne des Israélites français

Les Israélites français, stricto sensu, sont dans une situation particulière puisque rien à leurs yeux n'est supposé les distinguer de leurs compatriotes hormis la religion. Ils rejettent tout particulièrement l'aspect national du judaïsme. Mettre l'accent sur une essence juive dans la prose proustienne reviendrait à nier cette fiction. La judéité de Proust ou de son œuvre est donc, à leurs yeux, une question sans intérêt, voire oiseuse11. De la même façon, René Gross, Juif d'action française et converti, nie toute trace de l'hérédité maternelle dans la RTP, dont il est un admirateur.
C'est André Spire qui, parmi les premiers laudateurs de la RTP, met l'accent sur la judéité de l'auteur de la recherche. Son cas, et celui de ceux que Compagnon classe parmi les sionistes est différent. Le sionisme, même s'il n'avait pas la signification qu'il a aujourd'hui, ne répondait pas à la sensibilité dominante des Israélites français. La façon de voir de Bernard Lazare était une voix originale. A titre d'illustration, cet entrefilet relevé au hasard dans les archives israélites de 1915 : « Cette idée, qui est l'idée sioniste, est du plus haut intérêt, et des esprits sincères espèrent que les gouvernements européens régleront en ce sens la question juive en Orient. Mais dire aux Israélites français qui se font tuer sur les champs de bataille que ceux qui resteront pourront aller en Palestine, c'est leur faire une

offre qu'ils repoussent comme un outrage ». Plus tard, avant la deuxième guerre mondiale, une blague juive circulait qui qualifiait de sioniste l'Israélite qui finançait le départ d'un Ostjude pour la Terre promise afin qu'il ne vienne pas troubler une tranquillité chèrement acquise en France. André Spire présente tous les signes d'une assimilation réussie. Issu de la bourgeoisie juive de Lorraine, il est Conseiller d'État. Pour autant son patriotisme ne l'empêche pas de rejeter l'assimilation12 en ce qu'elle suppose de renoncement à une partie de ce qu'il tient de ses origines et donc de rupture avec la lignée dont il est issu. Il est plus juif qu'israélite. Un de ses poèmes juifs fait écho aux efforts de Bloch pour gommer son origine :

« Tu es content ! tu es content !
Ton nez est presque droit, ma foi !
Et puis tant de chrétiens ont le nez un peu courbe !
…
Et chasse donc ta brave vieille âme
Qui jusqu'ici vient te chercher. »13

Un regard étranger

Compagnon exhume également les écrits de mon lointain parent hollandais Siegfried Van Praag dans la Revue juive de Genève en 1937 : Marcel Proust, témoin du judaïsme déjudaïsé. Le jugement de Van Praag sur les Israélites français « possédés du désir de se confondre avec la société française » rejoint celui de Spire qui écrit que la « bourgeoisie juive se croit une élite parce qu'elle a réussi à faire son trou au milieu de la bourgeoisie catholique et protestante » mais à la différence de celui-ci, Van Praag semble tenté d'englober Proust dans sa condamnation des « déserteurs du judaïsme français ». C'est précisément parce que Van Praag n'est pas un Israélite. En effet, les Juifs hollandais, bien qu'intégrés de longue date, n'ont pas connu la même forme d'assimilation que les Français. L'accès des Juifs hollandais à l'égalité des droits s'est inscrit dans le sillage des catholiques et leur émancipation s'est faite sans qu'ils aient à renoncer brutalement à leur particularisme culturel et dans de nombreux domaines l'organisation sociale hollandaise est restée communautaire. Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, dans un secteur qui était le mien, les organismes de logement social hollandais étaient jusqu'à une date récente regroupés en deux fédérations distinctes, l'une catholique et l'autre protestante. Compagnon montre que la condamnation de l'assimilation par Hannah Arendt doit beaucoup à sa lecture de Van Praag et on pourrait se demander si pour elle Swann ne préfigurait pas Stephan Zweig, à l'égard duquel elle a été très sévère. La notoriété de Swann ne dépasse pas les cercles mondains mais elle l'aveugle avant l'affaire Dreyfus comme «la puissance radieuse de la renommée » empêchera Zweig de prendre la mesure de la situation lors de la montée du nazisme en Autriche.

Certains critiques allaient encore plus loin dans l'analyse des liens entre l'origine de Proust et son oeuvre qui trouvaient que « Les deux hérédités {paternelle et maternelle }se conjoignent, grasse terre beauceronne mêlée au fiévreux limon d'Israel »14. En peine d'identifier ce qui dans la RTP peut ressortir à la grasse terre beauceronne, on ne poursuivra pas cette voie, se contentant de constater que le judaïsme comme l'homosexualité occupent une place essentielle dans l'oeuvre.

Stéreotypes empathiques et humour juif

C'est un autre fil que nous nous proposons de tirer, celui qui explique ce que nous croyons être la dilection particulière des Juifs pour la peinture que la RTP fait d'eux-mêmes. Cela ne tient pas, comme pourraient le penser de mauvais esprits, une fâcheuse tendance qu'auraient ceux-là à se passionner pour

les sujets qui les concernent, mais au fait que la RTP obéit, notamment pour la peinture de certains personnages et de leurs relations sociales, aux codes de l'humour juif. On adoptera, pour contourner la difficulté, la définition que donne Wikipedia : « L'humour juif est l'humour porté par les Juifs sur le monde et sur eux-mêmes… Ce dernier humour, à base d'autodérision, est fréquemment empreint des stéréotypes des Juifs sur eux-mêmes ou des autres sur eux. »15
Cette définition est un peu restrictive car le goût pour les stéréotypes va bien au-delà des stéréotypes de Juifs. De nombreux écrivains juifs, pas seulement de langue française, on ne dressera ici pas de tableaux d'honneur, se sont illustrés dans une forme de peinture humoristique, très souvent empathique, des stéréotypes nationaux ou sociaux, d'un genre très éloigné de celui des caricatures dépréciatives. Observation qui rejoint celle d'Isaiah Berlin qui compare la situation des Juifs libérés à la fin du XVIIIe siècle à celle de « voyageurs qu'un hasard jette au milieu d'une tribu dont les coutumes ne leur sont pas connues ». Ils se renseignent sur la vie de cette tribu « et finissent par en savoir plus sur ses mœurs que ses membres mêmes n'en savent ou n'ont besoin d'en savoir ». Devenus membres de la tribu, ils s'efforcent de gommer ce qu'il reste de non autochtone chez eux et, « en vérité, cet impatient désir de nier la différence l'empêche précisément de disparaître ». Ce qu'Isaiah Berlin note avec sympathie, une des nombreuses saillies antisémites de Morand l'exprime à sa façon dans une lettre à Chardonne de 1956 : « « Maurois publie dans les Nouvelles littéraires un article sur le château périgourdin de sa belle-mère, qui est si révélateur : « ce qui m'a aidé à comprendre la France16 » ». Déjà nommer la France ça fait terriblement, foreign, vachard, la comprendre, c'est si juif. »17

Reste que ce qui, à notre sens, enchante particulièrement les lecteurs juifs, qu'ils soient favorables ou hostiles à l'assimilation, c'est l'autodérision. Or l'archétype de ce que l'on appelait autrefois l'Israélite français, c'était celui dont tous les efforts consistaient à fuir son stéréotype. Avant tout soucieux d'affirmer son libre-arbitre, il refusait l'idée que ses jugements d'ordre social, littéraire ou politique, puissent lui être dictés par son origine. Son attitude, ses goûts et, quand il y parvenait, son comportement se devaient d'être à l'opposé de ce que le stéréotype aurait voulu qu'il soit. Tâche malaisée car une spécificité du stéréotype juif est qu'à chaque trait est associé son contraire. Il peut être trop gras ou trop maigre, avare ou prodigue, méprisant ou obséquieux, révolutionnaire ou capitaliste ; s'il ne tient ni d'un côté ni de l'autre, c'est pour donner le change. Extraverti, il cherche à occuper tout l'espace ; introverti, il rase les murs. Il excipe de son judaïsme à tous propos quand il ne le dissimule pas. Ceux qui ne fuient pas leurs semblables ne vivent qu'entre eux. Certains pour échapper au stéréotype vont jusqu'à utiliser comme un repoussoir les Juifs plus exotiques qu'eux, qui sont en général les derniers arrivés ou ceux qui continuent d'observer les rites de leurs aïeux. Et c'est ce que fait Bloch dans ce passage toujours cité lorsqu'il s'agit d'illustrer l'antisémitisme supposé de Proust. «« Un jour que nous étions assis sur le sable, Saint-Loup et moi, nous entendîmes d'une tente de toile contre laquelle nous étions, sortir des imprécations contre le fourmillement d'israélites qui infestait Balbec. «« On ne peut faire deux pas sans en rencontrer disait la voix. Je ne suis pas par principe irréductiblement hostile à la nationalité juive, mais ici il y a pléthore. On n'entend que : «Dis donc Apraham, chai fu Chakop. On se croirait rue d'Aboukir. » L'homme qui tonnait ainsi contre Israël sortit enfin de la tente, nous levâmes les yeux sur cet antisémite. C'était mon camarade Bloch. »»18
Or, pour ce qui tient à la judéité, Proust a peur d'être Bloch, comme ce devait être le cas de nombre de ses amis et comme c'est le cas des lecteurs juifs français de cette époque qui craignaient de se reconnaître en lui ou reconnaissaient les manies de certains de leurs proches. Ils se préfèrent en Swann. Pourtant on est étonné du nombre de critiques qui voient en Swann, avant l'affaire Dreyfus, la peinture

flatteuse mais réaliste d'un Juif, alors que chez lui l'assimilation est si parfaite que rien, ni dans sa personne, ni dans ses manières ne trahit son origine. Il ne commet aucune faute de goût, et surtout il est discret sur ses talents comme sur la qualité de ses relations, « poussant jusqu'à la plus extrême délicatesse, en matière mondaine, la modestie et la discrétion. » Il ne poursuit aucune stratégie destinée à s'élever socialement ou à gagner en notoriété. Rien n'est dit sur le chemin qu'il a parcouru avant de gagner sa situation mondaine. Son mariage avec Odette est à l'exact opposé de la stratégie matrimoniale des Juifs ou des Juives qui pénètraient l'aristocratie à la fin du XIXe et au début du XXe. Ils s'y faisaient admettre en apportant une grande fortune, ou une renommée littéraire, à un grand nom. Les femmes que l'on donne pour modèles de la duchesse et de la princesse de Guermantes sont issues de familles qui ont contracté ce types de mésaliances. Swann fait le contraire. Qu'aimer au-dessous de lui, lui paraisse sage, il le recommande lui-même « « Pour les gens nerveux il faudrait toujours qu'ils aimassent comme disent les gens du peuple « au-dessous d'eux » afin qu'une question d'intérêt mît la femme qu'ils aiment à leur discrétion. » », en revanche, il tombe en épuisant une cocotte, qu'il n'arrive pas à faire recevoir dans les salons. Si rien non plus ne trahit son origine, il ne la nie pas. C'est à son insu que le Prince de Guermantes, pour excuser son amitié pour un Juif, feint de croire que Swann serait le fils naturel du Duc de Berry. Nulle part, Swann ne manifeste un quelconque intérêt pour le monde juif. Pierre Birnbaum, dans un autre ouvrage, remarquait que les Juifs français qui ont brillé dans les sciences humaines à la fin du XIXe et au début du XXe ont, à la différence des Juifs d'autres pays, américains par exemple, soigneusement écarté les Juifs du champ de leurs études. Les Nambikwara oui, le schetl non. Swann n'a pas à faire d'effort pour échapper au stéréotype juif. L'antisémitisme ne fait pas partie de ses préoccupations. Jamais non plus il n'éprouve le besoin de se distinguer des Juifs traditionnels comme ceux qui pensent que le bourgeois israélite déjudaïsé suscite moins d'hostilité qu'un marchand de casquettes observant. Il en est trop loin. Bref, à sa façon, Swann répond à la définition sartrienne, il n'y a de juif en lui que le regard des autres, à ceci près qu'il ne s'en préoccupe pas.
A tout le moins jusqu'au jour, « à l'âge du prophète », où les circonstances mettent en jeu sa dignité. De l'âge ou des circonstances, lequel est le plus déterminant, Proust ne tranche pas. A l'occasion de l'affaire Dreyfus, Swann renoue avec ses origines, à la différence d'autres Juifs, soucieux de préserver leur position dans la société, qu'ils soient réels, comme Arthur Meyer, le directeur antidreyfusard du Gaulois, qui a lui-même suivi un chemin traditionnel en épousant Marguerite de Turenne après s'être converti, ou héros de roman, comme Worms-Clavelin, préfet juif qui feint d'être antidreyfusard afin de sauver sa carrière, dans L'Orme du mail d'Anatole France. Ce sont des exemples que Proust connaît bien : il se moque d'Arthur Meyer, dans un texte cité par Compagnon et Anatole France, auteur de L'Orme du mail est tenu pour un des modèles de Bergotte. Alors que pour la plupart des personnages de la RTP, la dignité est pour l'essentiel affaire de généalogie et de position sociale, celle de Swann ne vaut qu'à l'aune de son propre jugement. Compagnon a trouvé un texte19 qui montre que Proust a calqué le protocole des obsèques de Swann sur celles de Baruch Weill, son arrière-grand-père. Proust a prétendu qu'il n'aimait pas Swann, tout prouve pourtant que pour ce qui concerne l'attitude à l'égard de la judéité, celui-ci représente son idéal.

Ils nous ont déçu

Le souci de réalisme, tout à fait absent du portrait de Swann en ce qui concerne sa judéité, retrouve son compte à propos du regard que les autres portent lui. La fragilité de sa situation est parfaitement symbolisée par les portraits de Charles Hass et de Charles Ephrussi, que l'on donne pour ses deux modèles. Dans Le Cercle de la rue Royale, peint par James Tissot en 1868 et qui représente le milieu

décrit par Proust, Charles Haas, bien que membre du Cercle, reste dans l'embrasure de la porte, un pied au dedans et un pied au dehors. De la même façon, Charles Ephrussi fait partie des personnages réunis par Renoir en 1880 dans Le Déjeuner des canotiers. Mais alors que la plupart des amis de Renoir sont coiffés d'un canotier et vêtus d'un marcel, Ephrussi est en noir, coiffé d'un haut-de-forme, et tourne le dos au groupe. Et c'est l'affaire Dreyfus qui remet Swann à sa place, comme ce fut le cas pour Ephrussi, rejeté par certains des peintres dont il avait été le mécène.20 L'aristocratie avait généreusement accueilli Swann, mais il les a déçu. Devenant dreyfusard, il manque de reconnaissance. M. de Guermantes peste « Ah ! il nous récompense bien mal. ». Mme de Marsantes « Du reste, nous avons tous été trop confiants, trop hospitaliers. ... Pendant qu'on avait de vieux cousins de province du même sang, à qui on fermait sa porte, on l'ouvrait aux Juifs. Nous voyons maintenant leur remerciement. » Et Oriane confesse «Mais c'est vrai, je n'ai aucune raison de cacher que j'avais une sincère affection pour Charles ! ... Et après cela, il pousse l'ingratitude jusqu'à être dreyfusard !21». On pourrait trouver des tas de textes plus récents de gens déçus par les Juifs et qui ne leur pardonnent pas de ne pas correspondre à la haute idée qu'ils s'étaient faits d'eux, parfois en abandonnant le beau visage de la victime. Il ne faut pas avoir trop peur ici de l'anachronisme.

Si Swann est, à la conversion près, l'Israélite rêvé, c'est à l'égard de Bloch et des siens que la manière juive de l'autodérision se déploie pleinement. Bloch est un des personnages les plus comiques de la Recherche. Un texte de Jacques de Lacretelle22 donne à voir toute la différence entre l'usage démonstratif d'un stéréotype, à des fins dépréciatives ou édifiantes et ce qui relève de l'autodérision propre à l'humour juif. Celui qui fut un temps président de la société des amis de Proust, juge risqué d'introduire des stéréotypes juifs en littérature. « Ainsi, le Bloch créé par Proust n'est certainement pas un des meilleurs personnages de son œuvre...Combien plus originale est plus fine et parlant mieux à l'esprit est la figure de Swann ». Et de fait, avec son Silbermann23, Lacretelle écrit un roman philosémite et armé des meilleures intentions, dont le héros est un Juif surdoué qui semble imaginé à des fins d'édification du lecteur. Proust ne fait pas un manuel destiné à la pédagogie de ceux qui seraient tentés d'avoir « le préjugé », il observe, se moque de certains de ses proches, peut-être de lui-même et nous permet de faire de même.

Un miroir déformant

Revenons donc à Bloch et aux siens. Passons sur les stéréotypes physiques, le profil assyrien, la nuque tendue ou le nez. Les plaisanteries juives sur ce sujet sont légion. Que l'on songe à Tristan Bernard à qui un ami demandait pendant l'occupation ce qui pourrait lui être utile et qui répondit « un cache-nez ». Le poême de Spire, cité précédemment en est une autre illustration. Même chose pour d'autres caractéristiques physiques qui reviennent souvent dans le discours antisémite. Ainsi la photo de Proust sur son lit de mort laisse penser que lorsque celui-ci évoque le "profil assyrien" des parents venus défiler pendant l'agonie de Swann, alors qu'« on ne voit plus qu'une barbe de prophète surmontée d'un nez immense »24, c'est son propre visage qu'il caricature.

Jusqu'à l'affaire Dreyfus, la situation acquise par Swann n'évolue pas dans son rapport à la judéité, lequel n'a rien de comique. Swann est là où Bloch essaie de parvenir25. Avec Bloch, ce n'est pas un Juif assimilé qui nous est donné à voir, mais le processus d'assimilation et les risques de bassetés qui parsèment le chemin qui le mène du milieu familial traditionnel aux cercles aristocratiques qu'il travaille à pénétrer. Car si on ne sait que peu de choses de la famille de Swann, on connaît la tribu de Bloch, qui cache ce qu'elle conserve d'exotique, utilisant en privé des mots yiddish, ce qui ravit celui-ci sauf quand c'est en public, et se retient d'aborder certains sujets devant les meshore, souvenir de

l'époque où ses aieux ne vivaient qu'entre eux. Bloch rassemble tous les traits de l'assimilation à marche forcée et à chacun d'entre eux pourraient correspondre de nombreuses blagues juives. On suit les étapes de son ascension sociale, d'abord, grâce à ses études et à ses talents littéraires, ce qui n'est pas méprisable, mais au prix de contorsions qui le sont plus. « Bloch était mal élevé, névropathe, snob et appartenant à une famille peu estimée supportait comme au fond des mers les incalculables pressions que faisaient peser sur lui non seulement les chrétiens de la surface mais les couches superposées des castes juives supérieures à la sienne, chacune accablant de son mépris celle qui lui était immédiatement inférieure 26». Accabler de son mépris celle qui lui est immédiatement inférieure, c'est ce qu'il fait lorsqu'il sort de la tente sur la plage de Balbec. Le fait que cette scène où Bloch se plaint de la pléthore d'estivants juifs se passe à Balbec fait écho à une blague juive de l'époque qui consistait à appeler Houlgate, station qui jouxte Cabourg, modèle de Balbec, Shulgate27. Ce n'est donc pas pure imagination de la part de Proust. Bloch fait partie de ceux qui se fuient « les uns les autres, recherchant ceux qui leur sont le plus opposés »28.
Parvenu qui veut se distinguer des parias29, il refuse d'être confondu avec ceux qui sont moins assimilés que lui, il tente de s'affirmer à leurs dépens. « Le parvenu, le Juif riche et assimilé, honteux d'être juif, méprise et chasse de sa table les parents pauvres, les Juifs russes ou roumains, mais il ne peut pas non plus échapper à son origine »30. Ce comportement grotesque a quelque chose d'universel dans le mépris affiché par les anciennement installés à l'égard des nouveaux arrivants ou ceux qui sont restés fidèles aux formes les plus traditionnelles de la religion. On pourrait citer les lettres d'Isaac Pinto à Voltaire31. Les Juifs portugais « ne portent point de barbe et n'affectent aucune singularité dans leur habillement […]. Un Juif portugais et un Juif allemand de Metz paraissent deux êtres absolument différents ». Au XVIIIe siècle, c'est avec les aieux de Proust, et de Bloch, que les Juifs de Bordeaux voulaient prendre leurs distances. Louis Wirth, dans Le Ghetto publié en 1928, décrit la même attitude à l'occasion de l'arrivée des Juifs aux États-Unis avant le XXe siècle, d'abord la méfiance des Séfarades pour les premiers immigrants juifs venus d'Allemagne, puis le mépris de ces derniers, généralement citadins, envers les Juifs venus d'Europe de l'Est. Les notations du même ordre, qui font état de la gêne des Juifs assimilés quand ils croisent des Juifs traditionnels venus de Galicie abondent dans la littérature viennoise32. Mais cette attitude ne peut pas être mise au compte du narrateur qui au contraire a la surprise de voir que c'est Bloch l'auteur des vociférations antisémites. C'est encore plus absurde d'imputer à Proust ce type de réactions. En revanche, il a certainement eu l'occasion de la rencontrer, de façon probablement moins caricaturale, parmi ses relations, notamment les familles de ses amis juifs du lycée Condorcet. C'est également le cas des lecteurs, que leurs expériences se situent du côté des contempteurs ou de celui de leurs victimes.

Nouveau venu dans les salons, Bloch veut donner le sentiment qu'il en fait partie depuis toujours mais ses gaffes le trahissent. Il cherche à gommer, dans la mesure du possible, son origine. «« Mais comment avez-vous pu savoir ? Qui vous a dit ? » comme s'il avait été le fils d'un forçat. »»33. Lorsque Mme de Villeparisis lui explique que quand on reçoit le Roi chez soi, on garde son chapeau, puisque le roi étant partout chez lui, le maître de la maison n'est plus qu'un visiteur dans son propre salon, Bloch lui coupe la parole. « Vraiment, dit-il en répondant à ce que venait de dire Mme de Villeparisis au sujet du protocole réglant les visites royales, je ne savais absolument pas cela – comme s'il était étrange qu'il ne le sût pas »34. Pour percer dans ce nouveau milieu, il lui faut se faire remarquer et c'est ce qui le porte à être insolent et à rechercher partout l'originalité pour attirer l'attention, comme lorsqu'il explique au père du narrateur qu'il « ne se laisse jamais influencer par les perturbations de l'atmosphère ni par les

divisions conventionnelles du temps. Je réhabiliterais volontiers l'usage de la pipe d'opium et du kriss malais, mais j'ignore celui de ces instruments infiniment plus pernicieux et d'ailleurs platement bourgeois, la montre et le parapluie. ». De là également son style emphatique que l'on est parfois tenté de rapprocher du style des lettres, chargées de professions dithyrambiques d'admiration, que Proust adresse à Anna de Noailles ou à Montesquiou, comme s'il calquait en partie son style épistolaire sur celui de son destinataire.

C'est par un autre aspect que les personnages juifs de la RTP ressemblent à celui qui les a imaginés. Les Bloch valorisent particulièrement le compliment de ceux qui les méprisent « « Le père de mon ami avait trouvé Mme Sazerat charmante et était particulièrement flatté de l'antisémitisme de cette dame qu'il trouvait une preuve de la sincérité de sa foi et de la vérité de ses opinions dreyfusardes, et qui donnait aussi du prix à la visite qu'elle l'avait autorisée à lui faire. Il n'avait même pas été blessé qu'elle eût dit étourdiment devant lui : « M. Drumont a la prétention de mettre les révisionnistes dans le même sac que les protestants et les Juifs. C'est charmant cette promiscuité ! » « Bernard, avait-il dit avec orgueil, en rentrant, à M. Nissim Bernard, tu sais, elle a le préjugé ! » ». Auprès de nombre de Juifs, l'héroisme du colonel Picquart valait double car il avait défendu la justice malgré son antisémitisme. Swann ressemble à Proust lorsqu'il se met à la place de l'autre dont il accepte la hiérarchie des valeurs. Emu d'apprendre que le Prince de Guermantes fait dire des messes pour Dreyfus, il comprend tout à fait que celui-ci le fasse en cachette pour ne pas aller contre son milieu et il refuse d'autoriser Bloch à lui envoyer « même comme spontanément, une circulaire à signer. ». « Il ne peut pas faire cela, il ne faut pas demander l'impossible, répétait Swann. Voilà un homme charmant qui a fait des milliers de lieues pour venir jusqu'à nous. » Revenons à la lettre à Montesquiou déjà mentionnée. « Je n'ai pas répondu hier à ce que vous m'avez demandé des Juifs. C'est pour une raison très simple, si je suis catholique comme mon père et mon frère, par contre, ma mère est juive. Vous comprenez que c'est une raison assez forte pour que je m'abstienne de ce genre de discussion. J'ai pensé qu'il était plus respectueux de vous l'écrire que de vous le répondre de vive voix devant un second interlocuteur. ». Proust ne cache pas sa judéité à celui-ci qui lui tient des propos antisémites, mais il n'en fait état qu'a posteriori et par un courrier, pour ne pas gêner son interlocuteur. Il le fait, non pas « comme s'il avait été le fils d'un forçat », mais à l'écart, dans une forme qui tient tout de même de la confession alors que Montesquiou, conforme au personnage de Charlus, ne cesse d'afficher tout ce que la lignée dont il est issu a d'admirable. Dans la notice que Montesquiou a rédigée pour Qui êtes-vous ? en 1909, il énumère comme ascendants: «Maréchaux de France : Biaise de Montluc, Jean de Gassion, Pierre de Montesquiou, Anne-Pierre de Montesquiou, conquérant de la Savoie, d'Artagnan (le héros des Trois Mousquetaires), l'abbé de Montesquiou, aide de camp de Napoléon »35. Le moins que l'on puisse dire est qu'il n'est pas d'une modestie exagérée quant à sa famille et qu'il ne recoure pas à des subterfuges par égard pour ses interlocuteurs de plus modeste lignée. Proust ne baisse pas la tête36, mais il attend pour la lever le moment où il pourra le faire sans mettre qui que ce soit mal à l'aise. De la même façon, dans une lettre à Mme Strauss, il note dans un discours de Paul Bourget « une profession de foi d'antisémitisme qu'il aurait été plus délicat de garder pour lui-même »37. Ce type de délicatesse ne vaut que d'un côté et de ce point de vue, les relations restent systématiquement asymétriques. Les Juifs peuvent être écartés par les antisémites, la réciproque n'est pas vrai. La judéité ne doit pas plus gouverner le jugement de Swann que celui de Proust qui multiplie les professions d'admiration pour Barrès ou pour Maurras. Daudet présente un cas différent car leur amitié est réciproque. Dans Les décombres Rebatet se moque d'un Juif, proche de lui par la culture, qui, comble du fair-play, considère

l'antisémitisme comme une opinion parmi d'autres. Avant la guerre, Emmanuel Berl défendait l'idée que les Israélites français ne devaient pas prendre en compte la persécution des Juifs allemands par Hitler pour juger de la politique étrangère de leur pays à l'égard de l'Allemagne.
Reste que pour Proust cette affirmation de libre-arbitre qui voudrait que son objectivité absolue ne soit pas mise en cause par son origine n'est peut-être qu'une illusion. Le dreyfusisme de Saint Loup n'est pas de la même nature que celui de Bloch. « Bloch croyait avoir logiquement choisi son dreyfusisme, et savait pourtant que son nez, sa peau et ses cheveux lui avaient été imposés par sa race.38 ». Qu'en est-il du dreyfusisme de Proust à ses propres yeux ?

Proust, pas plus que Swann ne renie son origine. En revanche, c'est ce que fait Bloch qui une fois parvenu veut parfaire sa dissimulation et devient Jacques du Rozier. Proust semble sous-entendre que ce camouflage ne trompera personne, puisque le nom qu'il adopte est, à une lettre près, celui de la rue principale de ce qui était à l'époque le quartier juif de Paris. Quant à la fille de Swann, elle va jusqu'à gommer le nom de son père pour prendre celui du mari de sa mère. « Il est vrai que pour les écrits dont elle avait elle-même la responsabilité, ses lettres, elle ménagea quelque temps la transition en signant G.S. Forcheville. » Peut-être Proust s'est-il souvenu de l'histoire de Joseph Cahen d'Anvers qui pour gommer Cahen signait sa correspondance « C. d'Anvers » jusqu'au jour où le financier Oppenheim de Cologne lui adressa à son tour une lettre signée « O. de Cologne »39.

Reste que l'élément le plus déterminant, s'il en fallait encore après le superbe livre d'Antoine Compagnon, pour écarter tout soupçon d'antisémitisme dans la RTP ou de haine de soi chez son auteur, réside dans le fait qu'aucun des travers prêtés aux personnages juifs ne relève de ceux qui fondent la haine des antisémites, qu'il s'agisse de la crainte et de l'aversion de forcenés comme Drumont, du mépris de l'aristocratie, du préjugé de Mme Sazerat, d'une simple antipathie comme celle de Gide ou même du prétexte qui permet à Morel de ne pas honorer une dette. En observant lui-même le conseil qu'il donne à Gide « Vous pouvez tout dire à condition de ne jamais dire "je", Proust nous permet de nous approprier les situations qu'il décrit et nous identifier à ses héros. Un des nombreux plaisirs que réserve la RTP, tient à ce que ses personnages ne nous quittent pas dans la vie courante. Grâce à eux et aux types qu'ils représentent, nous gardons un léger recul, un second degré par rapport à la comédie sociale à laquelle nous participons. « Mon livre, grâce auquel je leur fournirais le moyen de lire en eux-mêmes »40. Tout à coup, notre jalousie nous rapproche de Swann, la personne qui pontifie en face de nous prend les traits de Norpois, une autre nous fait penser au rire forcé de Mme Verdurin, à l'amabilité de la Princesse de Parme ou même à la Tante Léonie qui connaît si bien sa maladie qu'elle ira à cent ans. Et pour revenir à notre hypothèse de départ, le lecteur juif, loin d'être choqué par la peinture de ses semblables, outre la réminiscence de situations qu'il a connues, éprouve le sentiment d'une complicité particulière pour jeter un œil lucide mais souvent empathique sur des travers qu'il connaît mieux que personne, qu'ils soient les siens ou qu'il ait pu les observer parmi ses relations.

Bernard Vorms